



NOTRE POLOGNE



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE

Directrice

ROSA BAILLY

Rédaction et administration

LES AMIS DE LA POLOGNE

16, Rue de l'Abbé-de-l'Epée, PARIS (5^e)

Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96

Téléphone : Odéon : 62-10

Abonnements

Les abonnements partent d'octobre

France : 3 fr. par an

Pologne : 2 zlotys



FÊTES SCOLAIRES DE FIN D'ANNÉE
(Lycéennes de Kielce en travestis)

B.U.C. LILLE 3

D 021 947460 4

Les
Ouvriers Polonais
s'en vont



UN GROUPE DE POLONAIS DU NORD DE LA FRANCE

Lorsque notre France s'est retrouvée après la Grande Guerre avec ses départements du Nord et de l'Est ravagés, leurs champs tournés en friches, leurs villes à terre, leurs mines noyées, leurs arbres fruitiers coupés par le pied, elle a cherché des travailleurs pour réparer tant de maux. Mais à son appel manquaient le million et demi de Français tombés pour la défense de notre liberté ; il manquait aussi les infirmes, les gazés, les malades...

Ce fut donc aux ouvriers étrangers que l'on s'adressa : Italiens, Espagnols, Portugais, Russes, Arabes, Chinois... Les plus nombreux à venir furent les Polonais. Nous savions qu'ils étaient nos amis tout dévoués ; ils étaient en outre d'excellents travailleurs. Pas de meilleurs mineurs que les Polonais ! Et leur amour de la terre dépassait encore celui de nos paysans. Ces garçons robustes, durs à la peine, se chargèrent des besognes qui nous paraissaient à nous trop pénibles. Sans eux, par exemple, les fonderies célèbres de Rosières auraient été obligées de fermer leurs portes.

Ils vinrent donc, par centaines de milliers. Ils furent bientôt chez nous plus d'un demi-million. Les employeurs, enchantés de leur travail, de leur honnêteté, de leur aimable politesse, souhaitaient les garder toujours. Pour mieux les retenir, on faisait venir leurs femmes et leurs enfants. On construisait pour eux comme pour les Français, de coquettes cités ouvrières, où chaque famille avait sa maison confortable, une vraie villa, et son jardinet. Mais comme ils restaient fidèles à leur patrie polonaise, pour laquelle ils avaient souffert dans leur enfance, et combattu pendant la guerre, on leur permit d'avoir des écoles polonaises pour leurs enfants et aussi des prêtres polonais. Ils avaient leurs journaux, rédigés dans leur langue, et leurs Sociétés. Ils fraternisaient souvent avec nous, les jours de fête, et des mariages franco-polonais se décidaient souvent.

En somme ces nouveaux venus allaient augmenter la grande famille française, comme l'avaient fait au siècle précédent les proscrits polonais de 1831 et de 1863.

Mais la crise économique survint. Le monde entier en fut bouleversé, et elle atteignit même la France économe et sage. Les usines se fermaient, le nombre des chômeurs allait croissant. Aussi, quand les contrats de travail des ouvriers polonais arrivèrent à expiration, ils ne furent pas renouvelés.

Les Polonais reprirent donc le chemin de leur patrie, bien tristement, car ils s'étaient attachés à leur travail, à leurs habitudes, à cette terre de France, et surtout parce qu'ils savaient que la crise sévissait aussi en Pologne, et qu'ils allaient peut-être, dans leur propre patrie, se trouver sans travail.

Il en est parti ainsi des milliers.

Pour les attirer chez nous, les plus belles promesses leur avaient été faites. Nous les avons tentés par tous moyens, les journaux, les discours, même le cinéma... Ils se sentent abandonnés, aujourd'hui.

Chers amis qui nous quittez, nous vous remercions d'être venus et de nous avoir fait confiance. C'est le cœur bien lourd que nous assistons à votre départ. Dites-vous que seule, la cruelle nécessité nous a obligés à nous séparer de vous.

Nous vous remercions de nous avoir aidés à remettre debout nos villes qui n'étaient plus qu'un monceau de ruines.

Nous vous remercions d'avoir rendu leurs belles moissons à nos champs que les chardons envahissaient.

Nous vous remercions d'avoir non seulement remis nos mines en état, mais de les avoir portées à un degré de prospérité qu'elles n'avaient jamais atteint, même avant la guerre.

Vous avez apporté à notre pays meurtri vos bras et vos cœurs.

En attendant de vous revoir, partez, frères polonais, avec notre gratitude et notre affection.

Le Centenaire de M. Thadée



MICKIEWICZ A PARIS, ÉCRIVANT « MONSIEUR THADÉE »

Monsieur Thadée est centenaire. Mais Monsieur Thadée n'a tout de même que vingt ans, et il aura toujours vingt ans !

Le connaissez-vous ? C'est un Polonais des confins de la Pologne, et pourtant il est né chez nous, à Paris.

Vous savez le mot de toutes ces énigmes, si vous savez que « Monsieur Thadée » est une œuvre du grand poète Mickiewicz, qui l'a écrite pour se consoler de son exil.

Il avait trente-six ans. Proscrit par les oppresseurs, il avait pour toujours quitté sa patrie bien-aimée. Il avait perdu à jamais ces paysages frais et poétiques, ces parents indulgents et compréhensifs, ces voisins joyeux, hâbleurs, bons vivants, et tous les espoirs de bonheur. Il était dans une capitale accueillante, mais étrangère, une énorme ville dont il parlait mal la langue, où il lui fallait durement gagner son pain et celui de ses enfants. Sa femme était très malade, l'esprit perdu. Il voyait autour de lui ses compatriotes également inconsolables, qui se lançaient dans des projets fous et contradictoires pour libérer la patrie et s'énermaient de leur inaction, ou tombaient dans le désespoir. C'était donc là tout ce qui restait de la fière et chevaleresque Pologne, ces pauvres gens aux habits râpés, qui avaient faim... Lui-même perdait son sang-froid.

Un jour, il s'assied à son bureau, et son cœur plein de regret et d'amour pour la chère province perdue lui dicte cette invocation :

« Lithuanie, ô ma patrie, tu es pareille à la santé : on ne peut t'apprécier que lorsqu'on t'a perdue... »

Devant lui passent les visions de son enfance : la Vierge de l'Ostrobrama, à Wilno, le Niemen bleu, les champs de seigle argenté, de luzerne rose ; une maison de campagne, un jeune homme aimable et fou, qui revient de la ville et retrouve avec transport le jardin et la demeure de ses parents...

Ce jeune homme, c'est Monsieur Thadée. Le voici créé. Il va vivre et passer par toutes sortes d'aventures au cours de l'épopée qui portera son nom.

Comme il fut consolé, exalté, comme il se sentit plein de force, Mickiewicz, en écrivant cette œuvre sans pareille ! L'exil, le triste avenir, tout était oublié : la patrie perdue ressuscitait, belle, charmante, glorieuse, au cours de ces pages ardentes. Elle montrait ses forêts millénaires, inexplorées, refuges de tous les animaux, ses boqueteaux bariolés de champignons multicolores, ses villages avec leurs animaux piaillant, hennissant, aboyant ; ses auberges tenues par des Juifs en lévites ; ses hobereaux réunis autour de copieux banquets ; ses jeunes gens qui se préparent à la lutte contre le tzar...



DEUX HÉROS DE « MONSIEUR THADÉE » :

SOPHIE ET LE JUIF JANKIEL.

« Monsieur Thadée, ou la Lithuanie en 1812 », tel est le titre de ce poème en douze chants, tout frémissant de vie animale et végétale, tout brûlant de passions, tout auréolé de noblesse et de grâce.

La France est mêlée à ce livre : en 1812, Napoléon marche sur Moscou. Les Polonais espèrent qu'il va délivrer leur pays. Ils sont des centaines de milliers sous le drapeau tricolore. Dans les provinces polonaises, dans cette Lithuanie unie à la Pologne depuis des siècles, passent des émissaires, sous des déguisements de mendiants ou de moines, apportant des nouvelles, célébrant les victoires de l'Empereur, et recrutant de nouveaux volontaires. On attend, on n'ose croire à tant de joie, on bénit la France libératrice.

Jamais, depuis Homère et son *Odysée*, n'avait paru œuvre de telle envergure, chantant à la fois un grand peuple et une grande époque.

Est-il un Polonais qui ne la sache par cœur ? Avec quelle fièvre on la lisait avant la guerre, en cachette des professeurs russes ou allemands ! On y voyait vivre la Pologne, on y prenait le sentiment que sa

magnifique histoire n'était qu'interrompue et qu'elle surgirait de ses longs malheurs plus forte qu'auparavant.

Monsieur Thadée, tout fictif qu'il soit, a joué un grand rôle dans la résurrection de sa patrie. Ou plutôt, il n'est pas un écolier polonais qui n'ait voulu devenir Monsieur Thadée. Bien sûr, on ne s'engagea pas dans les armées de Napoléon, mort depuis longtemps, mais on s'engagea en 1914 dans les armées françaises, ou dans les Légions de Pilsudski.

Je ne vous raconterai pas l'histoire de Monsieur Thadée, ses coquetteries avec Télémaque, ses chasses à l'ours, ses démêlés avec les gendarmes russes, ses amours avec Zosia, ses mystérieuses relations avec le moine Robak, ses querelles avec le Comte, son évasion, son retour triomphal avec les Français et le général Dombrowski... Je n'essaierai pas de vous présenter ces innombrables figures qui s'agitent dans l'épopée, si diverses, chacune si personnelle et si polonaise à la fois : le Wojski plein de bonhomie, l'austère Maciej, Gervais tâtillon et fidèle, Protais le chicaneur, la kyrielle des gentilshommes généreux de leur sang comme de leur argent, ni le digne juif Jankiel, ni le brave Russe Rykow...

Je ne vous parlerai pas de ces courses dans les champs, de ces expéditions contre les champignons, ou... les châteaux : vous rêveriez aux vacances, et vous avez encore des examens à passer. Ni de ces gâteaux exquis, ni de ces plats succulents : vous deviendriez gourmands si vous ne l'êtes déjà.

Vous pourrez faire vous-mêmes connaissance avec Thadée, qui est à peine votre aîné (malgré ses cent ans sonnés !) et avec la blonde Zosia sa fiancée.

Paul Cazin a traduit pour vous le chef-d'œuvre de Mickiewicz. Vous acquerrez chez votre libraire pour quelques francs cette œuvre sans prix.

Français et Polonais ne veulent pas laisser passer un tel centenaire sans le célébrer ! On prépare de grandes fêtes à Paris, ville natale de Thadée. Je vous le confie à l'oreille : nous attendons de Varsovie le Président de l'Académie Polonaise, l'illustre Sieroszewski, qui fut dans sa jeunesse un vrai Monsieur Thadée, et qui le paya par une condamnation à mort, commuée en vingt années de Sibérie. Et puis, le secrétaire général de l'Académie, le célèbre romancier des pauvres gens Kaden-Bandrowski. Et le grand poète Miriam et le très érudit philosophe Kleiner...

Ils vont venir chercher chez nous les souvenirs de leur poète-prophète, Mickiewicz, et de son fils immortel, Monsieur Thadée. Nous ferons en sorte qu'ils trouvent aussi la France, et son amitié éternelle.

ROSA BAILLY.



LA QUERELLE

Le Juge, oncle de Thadée, avec tous ses invités, se sont rendus pour dîner, dans la vaste salle d'un vieux château délabré, qui est contesté entre le Juge et le Comte, et qui n'a pour gardien que le vieux porte-clefs, Gervais, ennemi du Juge.

A la fin du repas, le Juge expose au Comte comment le partage pourrait se faire.

Un mouvement insolite se fit à l'autre bout de la table. Les uns indiquaient du doigt ce qu'ils venaient d'apercevoir, les yeux des autres y couraient, si bien qu'enfin toutes les têtes, comme des épis rebroussés par le vent, se tournèrent du côté opposé, vers un coin de la salle.

De ce coin, où pendait le portrait du défunt Panetier, dernier de la branche des Horeszko, par une porte cachée entre les piliers, venait de surgir sans bruit une sorte de fantôme. Gervais ! On le reconnut à sa taille, à ses traits, aux armoiries argentées de sa tunique jaune. Il s'avavançait, raide comme une colonne, muet, sévère, sans avoir enlevé sa coiffure, sans avoir même courbé la tête. Il tenait en main une clef, qui luisait comme un poignard. Il ouvrit une armoire et se mit à tourner quelque chose.

Aux deux extrémités de la salle, il y avait contre les piliers deux horloges à carillon, enfermées dans des armoires ; vieilles radoteuses, depuis longtemps brouillées avec le soleil, elles indiquaient souvent midi au crépuscule. Gervais ne s'était pas mis en peine de réparer le mécanisme, mais, ne voulant pas les laisser arrêtées, ne négligeait jamais de les remonter. Il les tracassait avec sa clef, chaque soir, et c'était justement l'heure de l'opération. Au beau moment où le Président occupait de son affaire l'attention des parties intéressées, lui, tira un poids. Les rouages rouillés grinçèrent de toutes leurs dents ébréchées. Le Président sursauta et interrompit son discours.

— « Mon ami, dit-il, remettez un peu ce travail si pressé. » Et il acheva d'exposer le projet d'échange.

Mais le Porte-Clefs, par bravade, n'en tira que plus fort l'autre poids. Et aussitôt, le rouge-gorge perché au faite de l'horloge, se mit à battre des ailes en poussant quelques notes. C'était un oiseau fait avec beaucoup d'art, mais malheureusement détraqué. Il bredouillait, sifflotait, de mal en pis. Les hôtes éclatèrent de rire. Le Président dut encore s'interrompre.

— « Monsieur le Tire-Verrous, cria-t-il, ou plutôt, Monsieur le hibou, si vous tenez à votre bec, fermez-le ! »

Mais Gervais, que la menace n'intimidait nullement, posa avec dignité sa main droite sur l'horloge, se prit la hanche de la gauche et, ainsi appuyé des deux mains :

— « Petit Président, cria-t-il, les grands seigneurs plaisantent à leur aise. Le moineau est plus petit, que le hibou, mais dans son trou il est plus fier qu'un hibou dans le palais des autres. Un hibou, moi ? Celui qui s'introduit la nuit sous un toit étranger, le voilà le hibou, et je l'en ferai sortir ! »

— « Qu'on le jette à la porte ! » clama le Président.

— « Monsieur le Comte ! s'écria le Porte-Clefs, vous voyez ce qui se passe ? N'est-ce pas assez de souiller votre honneur, en mangeant et buvant avec des Soplica ? Faut-il encore que moi, officier de ce château, moi, Rembajlo Gervais, Porte-Clefs des Horeszko, je sois insulté dans la demeure de mes ancêtres ? Et vous, vous souffrirez cela ! »

Alors, Protais cria par trois fois :

— « Silence, Messieurs ! Evacuez ! Moi, Brzechalski, du double prénom de Protais-Balthasar, jadis audien-cier général, vulgo huissier, près de Tribunal de la Couronne, dresse, en ma charge et qualité, constat formel et authentique — (vous prenant tous, Messieurs de la noblesse, ici présents, à témoins, et requérant Monsieur l'Assesseur d'enquête, au nom et pour le compte de Monsieur le Juge Soplica, demandeur) — de l'incursion, violation de domicile, et envahissement par force du château, lequel le Juge a jusqu'ici légalement possédé, dont preuve patente est qu'il y mange. »

— « Gueularski ! vociféra le porte-clefs. Je m'en vais t'apprendre ! »

Et tirant son trousseau de sa ceinture, il le fit tourner autour de sa tête et le lança de toutes ses forces. La masse de fer s'envola comme la pierre d'une fronde. Sûrement l'huissier aurait eu le crâne fendu en quatre, si par bonheur, il ne s'était baissé et n'avait ainsi échappé au trépas.

Tous bondirent de leurs places. Il y eut un moment de silence morne, que le Juge interrompit, en criant : « Aux fers, ce bravache ! Holà ! mes gens ! » Déjà les valets se précipitaient dans l'étroit passage, entre les murs et les bancs, quand le Comte leur barra la route avec une chaise, et s'arc-boutant du pied sur cette faible barricade :

— « Halte-là, Juge ! cria-t-il, je ne permettrai à personne de toucher à mon domestique dans ma propre maison. Que celui qui a des griefs contre ce vieillard me les expose. »

Alors, le Président le regardant de travers :

— « Je n'ai pas besoin de votre assistance pour punir cet insolent gentillâtre. Mais vous, Graf, vous allez trop vite en vous appropriant ce château avant l'arrêt. Ce n'est pas vous qui êtes maître céans, ce n'est pas vous qui y faites les honneurs. Restez assis tranquille, comme devant. Si vous n'avez pas d'égards pour une tête grise, respectez au moins la première dignité du district. »

— « Que me chaut ? grommela le Comte. Assez de ce radotage. Allez en ennuyer d'autres avec vos égards et vos dignités. J'ai déjà fait assez de sottises en me commettant avec vous autres dans des beuveries qui finissent par des grossièretés. Vous me rendrez raison de mon honneur offensé. Au revoir, quand vous serez à jeun. Suis-moi, Gervais. »

Jamais le Président ne se serait attendu à pareille réponse. Il remplissait précisément sa coupe, quand

frappé comme d'un coup de foudre par l'arrogance du Comte, il demeura la main sur la coupe près de la bouteille, immobile, le cou tendu de côté, prêtant l'oreille, les yeux écarquillés, la bouche entr'ouverte. Il se taisait mais il serrait sa coupe avec tant de violence que le verre éclata bruyamment et que le liquide lui sauta au visage. On eût dit qu'avec ce vin, le feu lui avait coulé dans l'âme, tant sa face était rouge, tant ses yeux flamboyaient. Il se leva, voulut parler, mais les premiers mots bredouillants s'empâtèrent dans sa bouche. Enfin, ils sifflèrent entre ses dents :

— « Morveux ! Nobliau ! Je te... Thomas ! mon sabre. Ah ! Je m'en vais t'apprendre les manières, freluquet, le diable soit de lui ! Les égards, les dignités excèdent son oreille délicate ! Je m'en vais te les frotter. Dehors ! A nous deux ! Thomas ! mon sabre. »

Ses amis se précipitèrent vers lui ; le Juge lui saisit la main :

— « Attendez, cette affaire nous regarde, c'est moi que l'on a provoqué le premier. Protais ! mon sabre. Je le ferai danser comme un ours au bâton. »

Mais Thadée retint le Juge :

— « Mon oncle... Monsieur le Président, vous convient-il de vous commettre avec ce godelureau ? N'y a-t-il pas de jeunes gens ici ? Laissez-moi faire, je le corrigerai comme il convient. Et vous, Monsieur le fier-à-bras, qui défiez les vieillards, nous verrons si vous êtes aussi redoutable chevalier. Nous nous dirons deux mots demain. Nous choisirons le lieu et les armes. Filez pour le moment, tant que vous avez vos quatre membres. »

Le conseil était bon ; le Porte-Clefs et le Comte se trouvaient en mauvaise passe. Du haut bout de la table ne partaient que des vociférations, mais de l'autre, les bouteilles commençaient à voler autour de la tête du Comte. Les femmes épouvantées, suppliaient, sanglotaient. Télémaque, après avoir crié : « Hélas ! » leva les yeux au ciel, se dressa sur ses pieds et tomba évanouie entre les bras du Comte, sur la poitrine duquel vint s'écraser son col de cygne et sa gorge. Le Comte, tout irrité qu'il fût, réfréna son impétuosité, et se mit à la ranimer, en la frictionnant.

Pendant ce temps, Gervais, exposé aux escabeaux et aux bouteilles, chancelait déjà ; déjà la valetaille, les manches retroussées, fondait sur lui en masse, quand par bonheur, Sophie, voyant l'assaut et saisie de compassion, sauta vers le vieillard et le couvrit de son corps, en étendant les bras en croix. Ils s'arrêtèrent. Gervais, qui se retirait lentement, disparut. On cherchait, sous la table, par où il avait passé, quand soudain, comme sortant de terre, de l'autre côté, il reparut. Brandissant un banc dans ses bras robustes, et le faisant tourner comme l'aile d'un moulin, il balaya la moitié de la salle, puis, prit près de lui le Comte, et tous deux, protégés par ce banc, battirent en retraite vers la petite porte. Ils en avaient atteint le seuil. Gervais s'arrêta, devisagea encore une fois l'ennemi, réfléchit un instant ; incertain s'il se retirerait, l'arme en main, ou s'il tenterait les chances d'un nouveau combat. Il choisit le second parti. Déjà, il soulevait le banc en arrière comme un bélier, déjà tête baissée, la poitrine en avant, le pied haut, il allait foncer, mais il aperçut le Sénéchal et son cœur frémit d'effroi.

Le Sénéchal, tranquillement assis, l'œil mi-clos, semblait plongé dans une rêverie profonde. Il n'avait

tourné la tête qu'en entendant le Comte se prendre de querelle avec le Président et menacer le Juge. Il avait prisé deux fois, s'était frotté les yeux. Il n'était que parent éloigné du Juge, mais il en habitait la maison hospitalière, et lui était entièrement attaché. Il considéra donc la bagarre avec curiosité, puis, étendant doucement sur la table le bras, la main, les doigts, s'empara d'un couteau qu'il mit au creux de sa main, le manche vers l'ongle de l'index, et le fer tourné vers le coude. Puis, retirant le bras un peu en arrière, il le balançait comme pour jouer, mais tout en fixant le Comte.

L'art de lancer le couteau, terrible dans le corps-à-corps, était déjà négligé en Lithuanie. Les anciens seuls le connaissaient encore. Le Porte-Clefs s'y était parfois exercé dans les rixes de cabaret ; le Sénéchal y excellait. On voyait au mouvement du bras que le coup serait terrible, et la direction de son regard laissait aisément deviner qu'il visait le Comte, le dernier des Horeszko, bien qu'en ligne féminine. Les jeunes gens, moins avisés, ne comprirent pas la manœuvre du vieux. Gervais pâlit. Il couvrit le Comte de son banc et se retira vers la porte.

— « Tenez-le ! » hurlait toute la troupe.

Tel un loup, pris à l'improviste sur une charogne, se jette à l'aveuglette au milieu de la meute qui a troublé son repas, la poursuit, va la déchirer, lorsque au milieu des aboiements, il entend claquer une gâchette... Il connaît ce bruit, cherche des yeux, et, en arrière des lévriers, aperçoit le chasseur courbé, un genou en terre, qui dirige le canon sur lui et déjà presse la détente ; alors, l'oreille basse, la queue entre les jambes, il détale... La meute s'élançe avec des cris de triomphe et lui arrache des touffes de poils ; parfois la bête se retourne, regarde, claque des mâchoires, et, devant la seule menace de ces crocs blancs qui grincent, la meute s'enfuit en glapissant. Ainsi, Gervais reculait avec une attitude menaçante, contenant les assaillants de son regard et du banc. Le Comte et lui disparurent enfin dans le renfoncement sombre de l'embrasure.

— « Tenez-le ! » criait-on de nouveau. Mais le triomphe ne fut pas long. Car au-dessus des têtes de la foule, le Porte-Clefs reparut soudain, sur la galerie, près du vieil orgue dont il se mit à arracher avec fracas les tuyaux de plomb. Il aurait fait grand ravage en les lançant de là-haut, si les invités en tumulte n'avaient quitté la place. Les laquais épouvantés n'osèrent tenir bon, et saisissant la vaisselle, s'enfuirent sur les traces des maîtres, non sans abandonner une partie du couvert.

Qui fut le dernier, insouciant des menaces et des coups, à quitter le champ de bataille ? Brzechalski Protais ! Debout, imperturbable, derrière la chaise du Juge, il avait continué à glapir jusqu'au bout sa protestation, de son ton d'huissier. Et alors seulement il avait abandonné le terrain désert des opérations, où il ne restait que des cadavres, des blessés et des ruines.

Point de perte en hommes, mais tous les bancs avaient les pieds disloqués ; la table également éclopée, dépouillée de sa nappe, était renversée sur les assiettes inondées de vin, comme un chevalier déconfit sur des boucliers sanglants, au milieu de corps nombreux de poulets et de dindons, portant en pleine poitrine la fourchette qu'on venait d'y piquer.

Un instant plus tard, dans l'habitation déserte des Horeszko, tout était revenu au calme accoutumé. L'obscurité s'est épaissie. Les restes du splendide festin seigneurial, gisent, semblables au repas nocturne, où doivent s'assembler, le Jour des Trépassés, les âmes conjurées des morts. Déjà les hiboux, sous les combles, ont crié trois fois, pareils aux sorciers, saluant le lever de la lune dont le fantôme tombe par la fenêtre

sur la table, tremblant comme une âme en peine ; des caves, à travers les trous, sortent en bondissant des damnés qui sont des rats... Ils rongent, ils boivent ; parfois, oubliée dans un coin, part une bouteille de champagne qui porte un toast aux esprits.

Adam MICKIEWICZ.

(Traduction de Paul Cazin)

De la France à la Pologne

VACANCES

Mlle Jarrand, institutrice à l'Ecole de filles de St-Chamas (Bouches-du-Rhône) serait désireuse de passer ses vacances, au pair, dans une famille polonaise.

Mlle Suzanne Zielewicz, château de Grudzielec, par Poznan, invite chez elle une amie française pendant l'été, ou un étudiant français, dans la famille desquels elle-même passerait les vacances.

MERCI

Aux Lycéennes et Lycéens de Kępno qui nous ont envoyé comme œuf de Pâques un charmant tableau en papiers découpés ;

Et aux Lycéennes de Kielce, pour leurs jolies cartes postales et tant de bonnes lettres !

NOUVELLES DE NOS AMIS

Joseph Madanowski, maintenant boursier au lycée de Nancy, a été invité par les « Amis de la Pologne » à passer ses vacances de Pâques à Paris.

Hébergé au collège Sainte-Barbe, notre Joseph n'a pas perdu de temps. En dix jours, il a trouvé moyen d'aller partout et de tout voir. C'est lui, maintenant, qui pourrait nous servir de guide dans notre capitale.

Le Cercle Rosa Bailly a reçu de nombreux cadeaux, grâce à M. le D^r Robert Tressac, de Bordeaux. L'envoi régulier de très belles publications lui a été assuré. Ce sont : « Paysages et Ciels de France » et « Art et Médecine », du D^r Debat.

Le Cercle a reçu aussi de belles images, représentant les grands hommes et les plus beaux monuments de la France.

Les Amis de la Pologne à Paris ont eu la joie de recevoir une de leurs grandes amies polonaises, Mlle Nieniewska, inspectrice générale de la Langue Française dans les écoles de Pologne.

Le Lycée Poniatowski, de Varsovie, a repris les grandes traditions du temps jadis, quand les ambassadeurs polonais, à la Cour de France, parlaient en latin aux Français ! Les lycéens de Varsovie ont envoyé à M. Nouvel, directeur du Collège Sainte-Barbe, pour leurs camarades parisiens, une adresse d'amitié, véritable œuvre d'art, et rédigée en latin !

Les « barbistes » n'ont pas voulu demeurer en reste. Ils ont répondu sur un noble parchemin, décoré de drapeaux polonais et français, des armes de la ville de Paris et de l'emblème de Sainte Barbe, eux aussi en latin !



UN JOLI SAUT ET UNE PHOTO ENCORE PLUS JOLIE
(Communiqué par notre ami Georges Zaba).

ECRIVONS-NOUS

Mlle E. Bloch, maîtresse d'internat au Lycée de jeunes filles d'Alger (Algérie) voudrait bien correspondre, en français ou en anglais, avec une jeune fille polonaise (de 21 ans environ).

M. Pierre Gréget, 22 ans, licencié, professeur de lettres (latin-grec-français), souhaite correspondre avec de jeunes professeurs polonais.

UN BEAU CADEAU

Les Normaliens de Versailles avaient admiré dans un récent numéro des « Amis de la Pologne » les reproductions des gravures de Félix Jasinski, qui sont de parfaits chefs-d'œuvre. Ils souhaitaient en posséder une, et leur vœu paraissait irréalisable.

Un amateur d'art de Varsovie, M. Léopold Wellisz, vient de leur offrir une de ces pièces splendides et à peu près introuvables aujourd'hui.



LES LYCÉENNES DE LESZNO EN COSTUMES DE PAYSANNES

PARLONS POLONAIS

Puisque nous fêtons le centenaire de « Monsieur Thadée », il faut bien que vous appreniez quelques-uns de ces grands vers que tous vos amis de Pologne savent par cœur :

Rok 1812

O roku ów ! Kto ciebie widział w naszym Kraju !
Ciebie lud zowie dotąd rokiem urodzaju,
A żołnierz rokiem wojny ; dotąd lubią starzy
O tobie bajać, dotąd pieśń o tobie marzy.
Z dawna byłś niebieskim oz (na) miony cudem
I poprzędzony głuchą wieścią między ludem ;
Ogarnęło Litwinów serca z wiosny słońcem
Jakieś dziwne przeczucie, jak przed świata końcem,
Jakieś oczekiwanie tęskne i radosne.

...O wiosno ! Kto cię widział wtenczas w naszym Kraju,
Pamiętna wiosno wojny, wiosno urodzaju !
O wiosno, Kto cię widział, jak byłas kwitnąca
Zbożami i trawami a ludzmi błszcząca,
Obfita we zdarzenia, nadzieją, brzemienna !
Ja ciebie dotąd widzę, piękne maro senna !
Urodzony w niewoli, okuty w powiciu,
Ja tylko jedną taką wiosnę miałem w życiu.

Adam MICKIEWICZ.

Pour la prononciation de cet admirable morceau, reportez-vous aux leçons du début de l'année. Pour sa compréhension, à votre Histoire de France.

L'année 1812

O Année mémorable pour celui qui t'a vue chez nous !
Le peuple t'appelle encore l'année de l'abondance, et le
soldat l'année de la guerre. Les vieillards aiment encore
parler de toi, on rêve toujours à toi dans les chants
populaires. Depuis longtemps, tu étais annoncée par un
phénomène céleste et précédée par une sourde rumeur
qui courait à travers les foules. Avec le soleil printanier,
le cœur des Lithuaniens s'emplissait de pressentiments
étranges, comme avant la fin du monde, d'une attente
anxieuse et allègre.

...O printemps ! qui t'a vu alors chez nous, mémorable
printemps de la guerre, printemps de l'abondance, — ô
printemps, qui t'a vu, émaillé de fleurs, d'herbes, de
moissons, resplendissant d'hommes, riche d'événements,
lourd d'espoir !... Moi, je te vois encore, apparition d'un
beau songe ; moi, né dans la servitude, enchaîné dès le
berceau, je n'ai eu qu'un seul printemps comme celui-là
dans ma vie.

Traduction de Paul CAZIN.

NOTRE INSIGNE

L'Aigle Blanc, émail et métal
3 fr., par poste recomm. : 3,75

NOS CARTES POSTALES

Série de 12 en noir 1 fr.
Série de 7 en couleurs ... 2 fr.

NOS TIMBRES très artistiques

(grands hommes, paysages,
monuments).
La série de 20 1 fr.